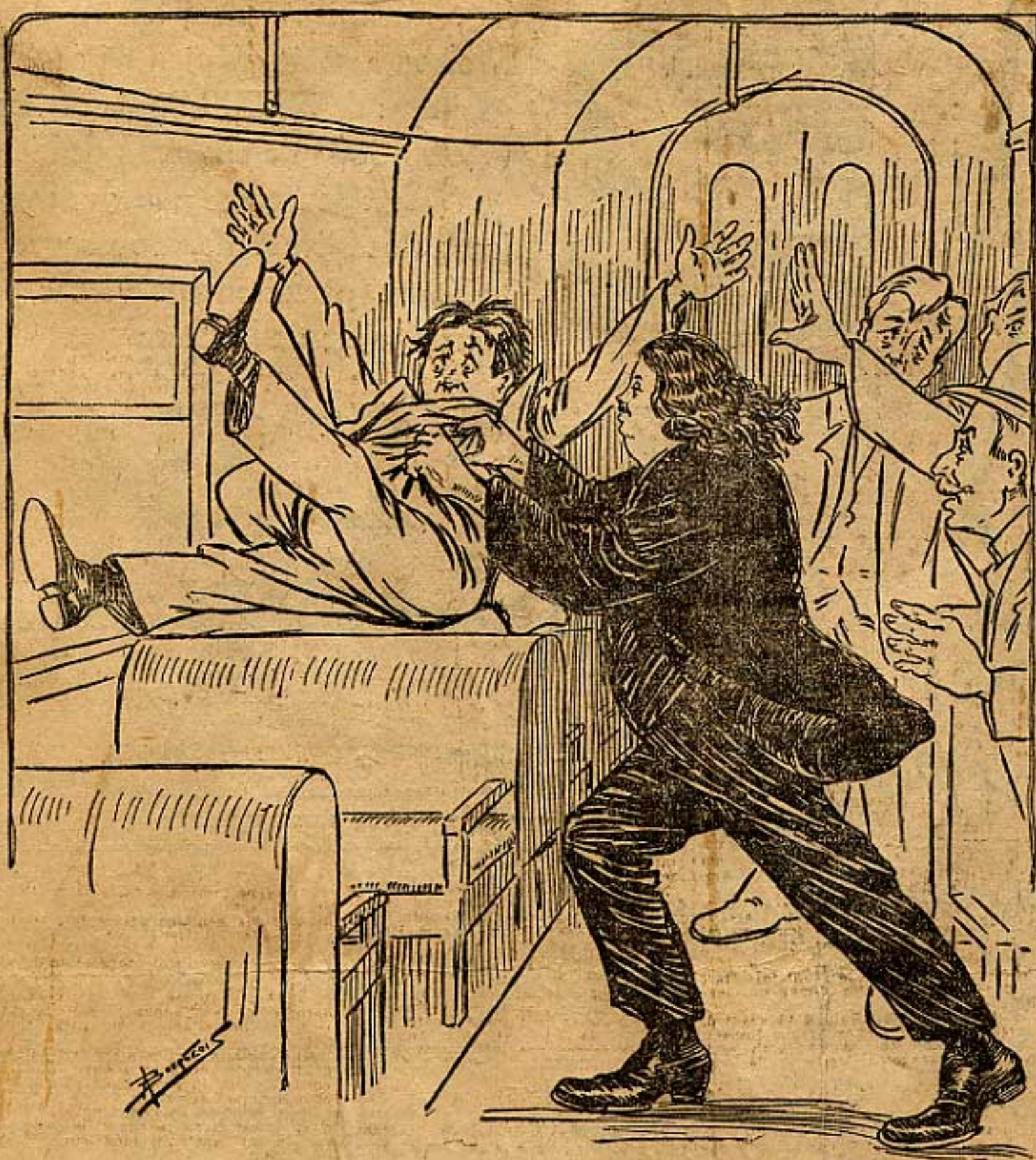


# Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde



JE L'AVAIS SAISI UN PEU RUDEMENT.

## TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

## CHAPITRE VI

(Suite)

A travers le Canada et les Etats-Unis. — Suite de mes aventures de voyage.

De tous les tours de force de mon programme ordinaire, celui qui consistait pour moi à retenir deux chevaux tirant l'un contre l'autre restait bien toujours aux yeux des spectateurs comme le plus extraordinaire.

Le fait est que j'ai trouvé parfois sur ma route de bien solides bêtes, que des gens m'amenaient avec la certitude de me voir écartelé tout vif par elles, et de gagner ainsi les cent dollars de mon défi.

On trouvera certes assez singulier

d'entendre parler de chevaux champions. Ils ont pourtant bien existé.

Il y en avait deux et on les affublait du titre pompeux de "champions du monde".

On le devine, il n'y avait qu'un Américain pour avoir de telles idées: celui-là, je suppose, avait ainsi décoré ses bêtes parce qu'il ne pouvait se donner le plaisir de les appeler "colonel".

Car aux Etats-Unis tout le monde est colonel ou champion.

On les avait envoyés — je parle des chevaux — à la grande Exposition de Chicago, en 1893. Là, ils avaient remporté tous les premiers prix. Leur propriétaire, un millionnaire de Baraga, Etat du Michigan, les fit alors photographier, et, naturellement, il ne manqua pas de payer bien cher pour remplir les colonnes des grands journaux du récit de leurs exploits.

Un an plus tard, en 1894, je passais par Baraga.

Mon défi à tous les chevaux "titres" restait encore ouvert.

Notre millionnaire en eut connaissance, et sa réponse fut une mise en enjeu de cinq mille dollars. N'étant pas moi-même un Crésus, je dus refuser ces offres, considérées de fait, par la plupart, comme simple affaire de "bluff".

Désirant toutefois démontrer que je ne craignais rien, j'offris une somme de deux cents dollars, que je m'engageais à verser soit en cas de défaite soit en cas de victoire.

Les vrais sportsmen se rangèrent de mon côté, et le "New Marquette Mining Journal", la feuille la plus répandue de la région, prit fait et cause pour le "Canuck".

Ce fut en vain. En dépit des protestations de la population et de mes offres pourtant alléchantes, jamais le propriétaire des "chevaux champions" ne voulut en rabattre de ses cinq mille dollars.

Ses bêtes furent les seules ayant une réputation (?) dans leur pays

et que je ne pus réussir à rencontrer.

N'importe, je puis me vanter de n'avoir pas eu, cette fois non plus, le "bluff" de mon côté.

Un autre tour de force qui étonnait assez les spectateurs, dans le cirque Ringling, c'était celui que j'exécutais en poussant au-dessus de la tête, en cadence avec la musique, une barre à sphères de trois cent vingt-cinq livres.

Pendant les mois que je passai ainsi à voyager avec Robinson ou Ringling, je ne faisais, comme tous les athlètes de la troupe, que deux repas par jour: le premier dans le cours de la matinée, le second entra 4 et 6

heures du soir. Naturellement, à l'hôtel, le système changeait, et c'était de trois solides repas que nous nous bourrions, l'amî Barré et moi.

Les gens préposés au service des tentes étaient toutefois bien plus mal partagés: la direction les obligeait à apporter avec eux leurs aliments dans des sacs, et ils mangeaient, comme on dit, "au bout de la fourche".

Comme récréation pour tous, le jeu de cartes. Mais nous autres, les Canadiens-Français, nous n'en étions pas, non plus que nous n'étions des parades du matin, dans les villes où nous passions.

Les frères Ringling auraient bien voulu nous exhiber aussi, parmi leurs

curiosités, mais ils se heurtèrent toujours à un refus de notre part.

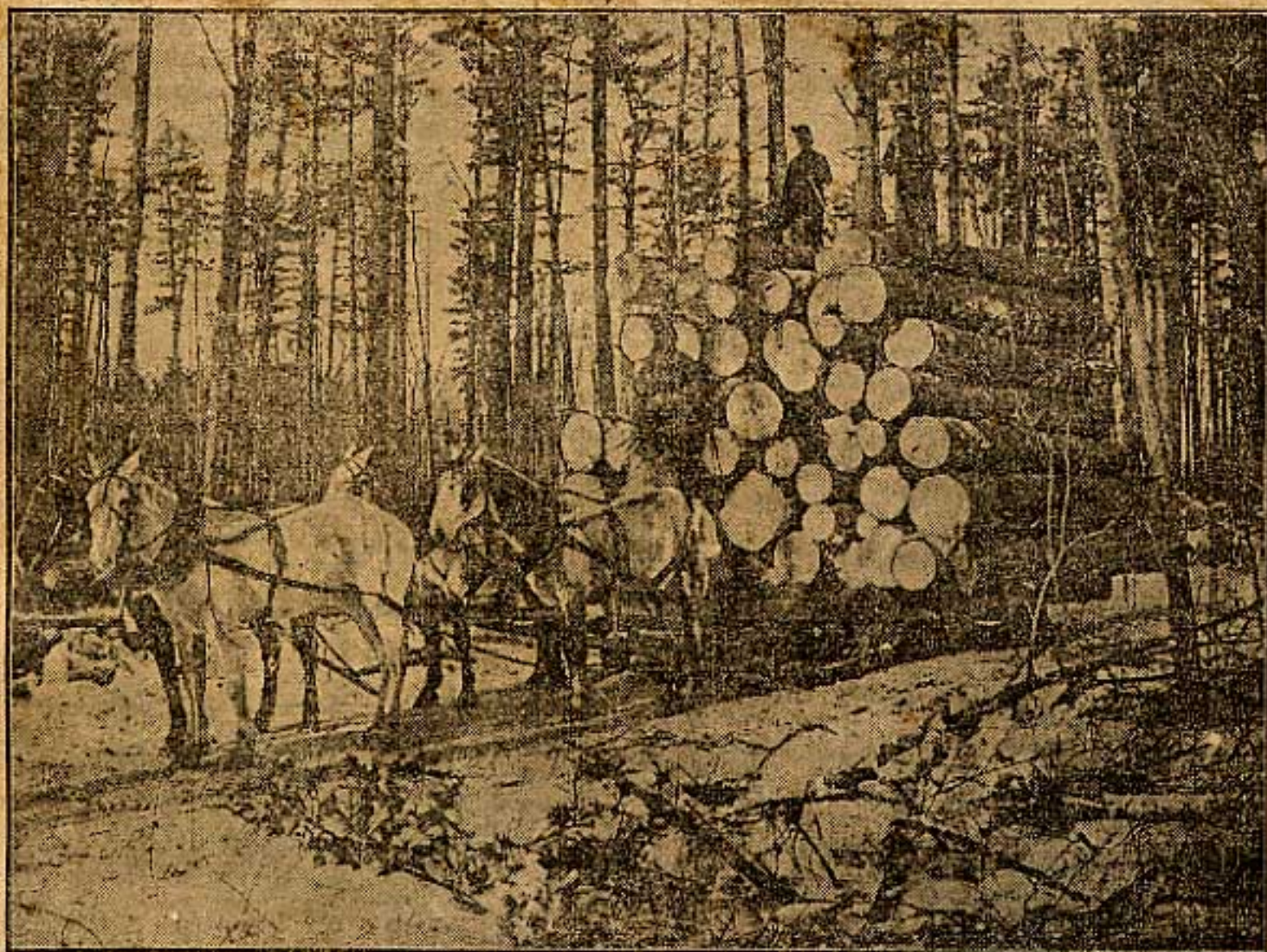
Pendant que les autres montaient sur des chariots dorés ou peinturlurés bien souvent de grotesque façon, nous nous promenions, nous, dans des voitures de place, et jamais à la suite du cortège.

Pour copie authentique,

(A suivre samedi prochain)

*L. Cyr*

**Les Mémoires de Louis Cyr**  
 L'Homme le plus Fort du Monde



CHEVAUX ARRETÉS PAR LOUIS CYR DANS LE MICHIGAN.

## TRICISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

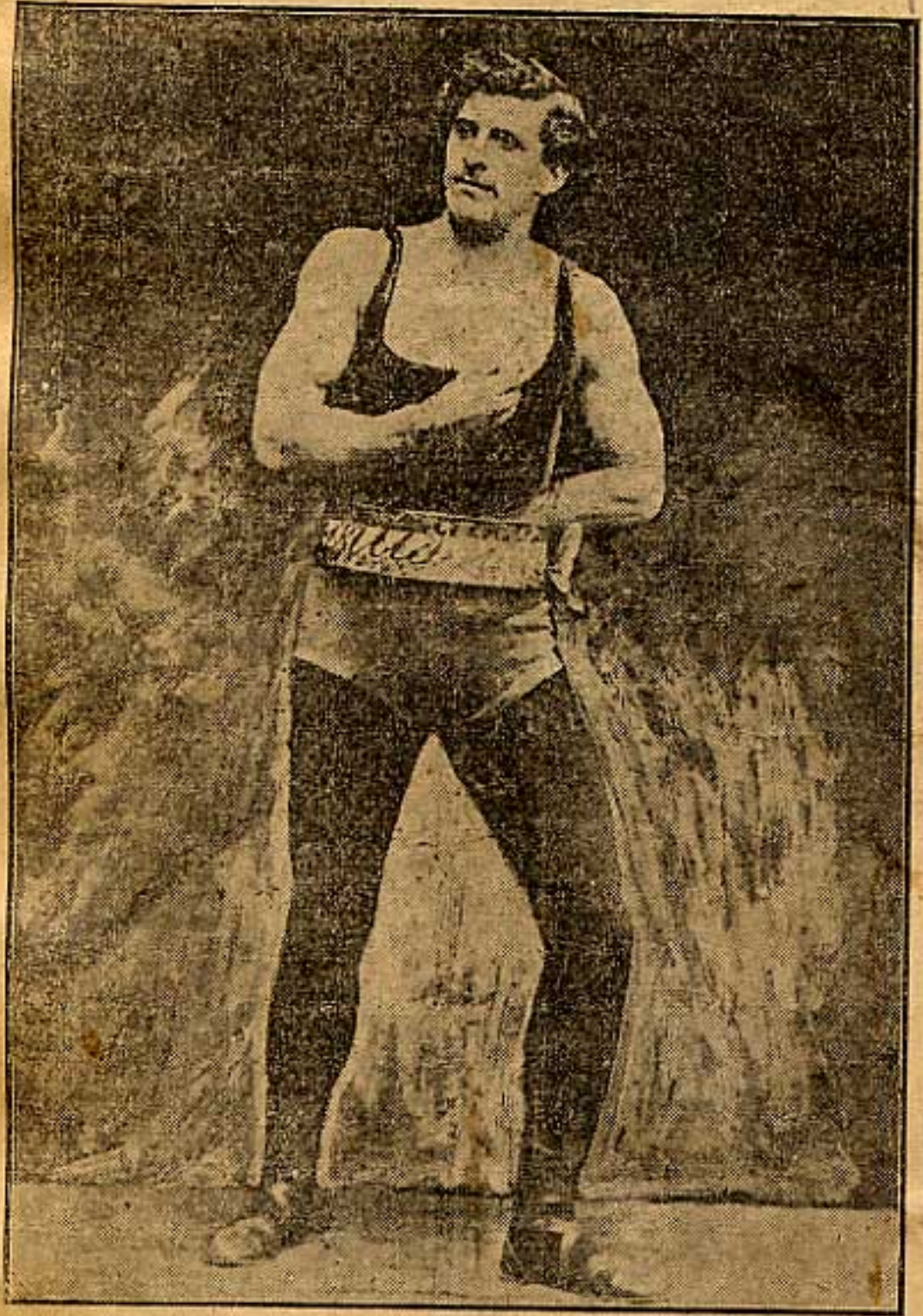
La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

## CHAPITRE VII

A travers le Canada et les Etats-Unis. — Suite de mes aventures de voyage. — Mon frère Pierre.

## I.

Les journaux, naturellement, y étaient de leurs appréciations, le long de la route. Tout comme un grand homme, il ne fallait subir les interviews. Et à quelles questions, grands dieux! avais-je à répondre!



PIERRE CYR, LE FRERE DE LOUIS CYR.

Des reporters encore peu roués à la diplomatie de l'interview allaient jusqu'à me demander combien d'enfants je souhaitais avoir pour héritiers.

Et il fallait lire ensuite leurs rapports. Suivant que ma bonne ou ma mauvaise humeur, les avait bien ou mal reçus, ils s'en allaient broder sur souvent des articles fantaisistes qui parfois m'amusaient fort.

Ainsi, à l'époque où je parcourais les Etats-Unis avec la troupe Austin

et Stone, un journaliste de Boston, après une cordiale réception à mes appartements, publia dans le "Herald" édition du dimanche, une longue histoire à ma louange, au milieu de laquelle on lisait l'entrefilet suivant:

— "A Montréal, où il a été policeman à dix-sept ans, M. Louis Cyr est connu de tout le monde.

"Sa structure physique, comparée à celle des autres hommes, n'est pas absolument extraordinaire. De massive charpente, il semble être plutôt charnu que musculeux. On ne sache pas qu'il se soit jamais imposé un entraînement excessif, dans ses exercices de force. L'Atlas que l'on nous montre, portant la terre, lui ressemble beaucoup. Le fait est qu'il a déjà posé comme modèle pour une statue représentant ce géant mythologique avec son éternel fardeau sur les épaules: cette statue, un chef-d'oeuvre, fait maintenant le principal ornement d'un des grands squares de Montréal."

Je serais bien en peine de dire où notre scribe avait pu trouver une telle perle.

Un autre journaliste américain, un gaillard de Marquette, celui-là, trouva un autre moyen de me récompenser de la façon dont il avait été reçu.

Je voyageais alors avec mon frère Pierre, dans une troupe que nous dirigeons nous-mêmes. Or, le "Marquette Times", anxieux d'inventer à notre adresse le plus délicat de tous les compliments, prit toute une colonne pour établir que Pierre avait une ressemblance merveilleuse avec James Corbett, le champion boxeur.

Pour un Yankee, c'était le "nec plus ultra" de l'honneur à nous faire."

Je retrouve dans mes "scrap-books" quelques chiffres parus dans les journaux d'alors. Je me contenterai donc de citer. Le "Princeton Republic," de Princeton, Wisconsin, écrivait, lors de mon passage en cette ville:

— "Il est difficile d'imaginer un corps humain mesurant 27 1/2 pouces de largeur, aux épaules: c'est pourtant bien là l'une des mesurations de M. Louis Cyr, le champion du monde. A la ceinture, il mesure 52 pouces, et 23 pouces autour du cou. Il faut un ruban de 29 1/2 pouces pour lui entourer la cuisse, et son avant-bras a une circonférence de 17 pouces. Les biceps, — 21 1/2 pouces, près de deux pieds, sans tension des muscles. Et toutes les parties du corps de l'athlète sont ainsi merveilleusement développées."

Ce fut là la moyenne de mes mesurations tant que je voyageai avec les frères Ringling où avec des troupes organisées sous ma direction.

Un autre journal canadien, le "Hamilton Times," trouva, lui, une manière toute spéciale de faire mon éloge. Parlant d'une représentation que j'avais donnée à Dundas, Ont., en août 1892, à l'occasion d'un pique-nique des Odd-Fellows, il se contentait de dire que "je devais certes être la principale attraction de la journée, vu qu'on m'avait payé l'énorme prix de cent vingt-cinq dollars."

Pendant que j'en suis à cette année 1892, laissez-moi vous rappeler le souvenir d'un incident qui, dans le temps, m'a fort affecté.

Un athlète qui avait assisté à mes débuts, à Lowell, et qui avait été un des premiers à m'encourager dans la carrière de l'athlétisme, le professeur Timothy Donovan, se sentit devenir fou, un dimanche soir, et il s'en alla se livrer de lui-même à la police.

Donovan jouissait d'une réputation continentale, et comme amateur des haltères et comme inventeur d'une fameuse huile à laquelle on attribuait des vertus extraordinaires, dans le monde des hommes forts.

Quand il m'arrivait de passer par Lowell pour y donner des représentations, après que je fusse devenu un favori de la Renommée, Donovan en profitait pour pousser son "petit commerce d'huile". J'étais fier de lui donner ainsi l'occasion de rentrer dans ses fonds, car il était mon ami intime, comme on l'a vu au début de ces mémoires.

Lorsqu'il se sentit atteint d'aliénation mentale, il s'en alla au bureau de police de Lowell et demanda à se faire enfermer.

Il dit au chef des constables qu'il était plus prudent de le tenir sous bonne garde, car il se sentait disposé à donner otte que coûte des preuves de sa force musculaire.

Les officiers ne se firent pas prier, et voyant qu'ils avaient affaire à un fou, ils le placèrent en lieu sûr.

L'examen des médecins révéla qu'il était gravement atteint d'aliénation mentale.

Le lendemain de son incarcération, il eut des crises terribles, voulant à tout prix être remis en liberté, pour se rencontrer avec n'importe quel homme.

Ses gardiens en avaient une peur bleue.

Le malheureux parlait sans cesse d'une femme avec qui il avait été lié d'amitié, et c'étaient des menaces de mort qu'il proférait contre elle.

On le transféra finalement à l'asile des aliénés de Worcester.

S'il y avait quelque intrigue romanesque au fond de la folie du pauvre

Donovan, on n'y rencontrait, par contre, certainement pas l'alcool, car il n'avait pas pris un verre de boisson enivrante depuis douze ans.

C'est ainsi que le long de mes courses, il m'arrivait parfois des nouvelles plutôt sombres.

La plus pénible de toutes fut celle de la mort de ma mère. J'étais en tournée aux Etats-Unis lorsqu'on l'enterra. Ce ne fut que quinze jours plus tard, à Woonsocket, que l'on me remit le message de deuil.

Ma mère dort aujourd'hui à l'ombre de la grande croix, dans le cimetière de Sainte-Hélène, ma paroisse natale.

Sur la tombe de celle qui m'a légué l'héritage de mes principes religieux et celui de ma force physique je veux déposer ici le suprême hommage de mon respect et de mon affection.

Mon père mourut le 14 novembre 1895. J'eus cette fois, du moins, la triste consolation d'accompagner au cimetière sa dépouille mortelle.

Je l'ai dit déjà, mon frère Pierre m'accompagnait dans toutes mes courses. Partout, excepté lorsque j'eus à suivre les grands cirques, il se trouva avec moi, compagnon toujours fidèle et affectueux.

Dès 1892, Pierre voyageait avec moi. Il n'avait alors que 19 ans et pesait cent soixante-huit livres. J'étais fier de lui, car autrefois, aux années d'enfance passées au foyer, c'était moi qui avais été son "professeur", le préparant surtout à me remplacer, après mon départ, comme brise-fer de la maison.

— "Ho! la hart!" Cette exclamation de notre bonne maman me revient encore ici à l'oreille. Comme tout alors rentrait dans l'ordre, et combien je me hâtais d'ajourner les leçons préparées pour mon cadet!

Pierre n'a pas de records officiellement enregistrés, mais n'empêche que ses tours de force étaient réellement surprenants.

D'un seul doigt il levait un poids de 469 1/2 livres; sur les reins, sans harnais, il supportait une masse de 2,206 livres, et d'une seule main il

pouvait manoeuvrer un haltère de 200 livres avec facilité.

Pierre levait au-dessus de sa tête, d'une main, un poids beaucoup plus considérable que sa propre pesanteur, ce qui faisait toujours l'étonnement des foules.

Mon orgueil pour mon élève se trouvait donc amplement justifié. D'autant plus que lui il n'a pas craint de lancer à tous les athlètes de l'univers, dans son poids, un défi officiel dans les colonnes de la "Police Gazette."

Ce dernier journal publiait en effet, en mars 1894, les lignes suivantes:

— "Richard K. Fox. — Voyant dans l'arène un si grand nombre de champions hommes forts, je me tiens prêt à rencontrer tout homme de poids moyen, pour un enjeu de \$500 à \$1,000 et le titre de champion, dans tous les tours de force suivants:

"Lever de terre un haltère d'une main et des deux mains. Elever en l'air d'une main puis des deux mains, le poids le plus lourd.

"Lever sur les reins, sans attelage." Comme preuve de ma bonne foi, mon frère Louis a déposé à la "Police Gazette" une somme de \$200.

"(Signé), PIERRE CYR, "Champion des hommes forts du Canada, poids moyen."

Pour lui aussi les concurrents se firent attendre, et je suis heureux de pouvoir saluer encore aujourd'hui dans "mon ancien élève" un véritable champion vaincu des hommes forts de son poids.

En passant, je veux rendre aussi hommage à un autre de nos compatriotes qui a attiré sur lui les regards de tous les athlètes des Etats-Unis: je veux parler de William Couture.

Lorsque je le connus, il demeurait à Lisbon, dans l'Etat du Maine. Les adversaires qu'il a vaincus ne se comptent pas. Tous les journaux de nos voisins lui ont décerné des éloges bien mérités.

Couture était lui aussi un enfant de la province de Québec; ses parents avaient émigré aux Etats-Unis, alors qu'il n'avait que trois ans.

Il était donc l'un des nôtres; Pierre, mon frère, était l'un des nôtres: c'était donc la tête bien haute que nous passions, là-bas, au milieu des champions américains.

(A suivre samedi prochain.)  
Pour copie authentique:

*L. Supter Lefevre*

